

Haut les coeurs! Cet imperceptible acharnement de la vie

Haut les coeurs! France / Belgique 1999, 110 minutes

Dominique Pellerin

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59255ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, D. (2000). Review of [Haut les coeurs! Cet imperceptible acharnement de la vie / *Haut les coeurs!* France / Belgique 1999, 110 minutes]. *Séquences*, (207), 38–39.

précise : montrer le courage de l'artiste en période trouble. Idem pour celui de Vanessa Redgrave, qui incarne l'indifférence de la bourgeoisie, ou pour celui de Joan Cusack, qui personnifie la lâcheté. Seul le personnage de Blitzstein inspire à Robbins de très belles séquences de rêveries créatrices. Quant à Orson Welles (interprété avec panache par Angus MacFayden, dont la ressemblance physique avec le réalisateur de *Citizen Kane* est étonnante), il ne fait que demeurer à la hauteur de sa légendaire excentricité.

Pourtant, au départ, l'idée de Robbins était toute simple : raconter la création houleuse, puis la représentation controversée de la comédie musicale écrite par Mark Blitzstein. Cet épisode nous procure déjà les meilleurs moments du film. Si elle avait été approfondie, cette histoire aurait amplement suffi à nous

permettre de saisir parfaitement les enjeux historiques dont il est question. En effet, à lui seul, le récit de la première représentation de *The Cradle Will Rock* justifie la finale grandiose et surprenante (de surcroît véridique !) que nous sert Robbins, finale qui parvient presque à racheter tous les défauts de sa dernière œuvre.

Julien Lévy

■ États-Unis 1999, 140 minutes — Réal. : Tim Robbins — Scén. : Tim Robbins — Photo : Jean-Yves Escoffier — Mont. : Geraldine Peroni — Mus. : Mark Blitzstein, David Robbins — Son : Tod A. Maitland — Déc. : Richard Hoover — Cost. : Ruth Myers — Int. : Emily Watson (Olivia Stanton), Hank Azaria (Mark Blitzstein), John Cusack (Nelson Rockefeller), Cherry Jones (Hallie Flanagan), Angus MacFayden (Orson Welles), Joan Cusack (Hazelt Huffman), Rubén Blades (Diego Rivera), Bill Murray (Tommy Crickshaw), John Turturro (Aldo Silvano), Philip Baker Hall (Gray Mathers), Carey Elwes (John Houseman), John Carpenter (William Randolph Hearst), Harris Yulin (le député Dies), Vanessa Redgrave (la comtesse La Grange), Susan Sarandon (Margherita Sarfatti) — Prod. : Tim Robbins, Lydia Dean-Pilcher, John Kilik — Dist. : Buena Vista.



La confrontation à soi-même et à l'autre

HAUT LES CŒURS !

Cet imperceptible acharnement de la vie

Aussi grave et poignant que soit le sujet abordé par la cinéaste française Sólveig Anspach dans son premier long métrage de fiction, *Haut les cœurs !* séduit — les yeux, le cœur et l'âme —, tant par sa grande sobriété que par l'incomparable acuité dont il témoigne. Évitant le piège du pathos, de l'autobiographie attendrissante et du réquisitoire médical, la jeune cinéaste d'origine islandaise raconte sans détour ni complaisance son propre parcours, le difficile combat d'une femme enceinte atteinte d'un cancer du sein.

Emma (le double fictif d'Anspach), femme déterminée et musicienne accomplie, apprend avec joie la nouvelle inopinée de sa grossesse, contrairement à Simon, son compagnon qui termine des études de troisième cycle en philosophie. Puis, lorsque des examens médicaux révèlent qu'Emma est atteinte d'un cancer, tout bascule. La progression de la grossesse et celle du cancer sont inconciliables ; le corps d'Emma devient le terrain privilégié d'une guerre à finir entre la vie et la mort. Le cancer contamine tout, que ce soit le corps, l'esprit, le couple ou le quotidien. Il menace l'identité féminine — la

mère et l'amante —, l'équilibre du couple et les certitudes, mais il favorise, surtout, la métamorphose des personnages. Emma et Simon non seulement se rapprochent, ils apprennent à se découvrir.

Haut les cœurs ! surprend et touche autant par son traitement que son sujet. Forte de son expérience de documentariste, Sólveig Anspach s'est attachée, avec une incomparable rigueur, à ne rien laisser au hasard, que ce soit sur le plan de la scénarisation ou celui de la mise en scène. Avec son coscénariste, Pierre-Erwan Guillaume, elle s'est efforcée de cerner dans les moindres détails la lancinante contamination du cancer, allant toujours au plus près, au plus concret, au plus profond, au plus intérieur. La cinéaste ne s'autorise aucune ellipse ni omission, et expose autant les questions auxquelles se voit confrontée Emma (avortement, chimiothérapie, radiothérapie et/ou ablation du sein), les procédés médicaux que supposent la grossesse et la maladie (échographie, prise de sang, examen des seins, mammographie, biopsie, accouchement, autogreffe de la moëlle osseuse), les signes du cancer (la douleur, l'affaiblissement, la perte des cheveux, d'un sein, etc.) que les étapes que doivent affronter le couple (les problèmes affectifs, sexuels, éthiques, physiques et psychologiques).

Le résultat est d'un réalisme saisissant. D'une linéarité des plus conventionnelles, le récit se resserre inlassablement, évoquant cette imperceptible progression vers la lucidité que suppose la coexistence avec le cancer. Au delà de l'évolution de la grossesse et de la maladie, Anspach dépeint celle d'Emma, progressivement coupée du monde et confrontée à elle-même, à l'essence de la vie. Ainsi, à mesure que progresse le récit, les saisons, les décors et les couleurs, la lumière, les rassemblements et la musique scandent la lucidité et l'isolement graduels de l'héroïne. Au printemps succède l'hiver, à la chaleur du foyer s'oppose le caractère glacial de l'hôpital, aux couleurs chatoyantes se substituent le blanc. Puis ne subsiste que cette blancheur éblouissante, celle des murs, des vêtements, de l'éclairage et de la peau, essence même de la vie.

La quarantaine, dans cette chambre aseptisée où ne parviennent même plus les murmures du monde extérieur, couronne cet imperceptible progression savamment programmée par Anspach. À mesure que le cancer érige une barrière entre Emma et les autres

— Simon accompagne d'abord Emma dans cet isolement (une magnifique scène dans la salle d'attente d'un hôpital le suggère par de judicieux flous et effets sonores), puis est relégué à un simple rôle de témoin, réduit à observer son accouchement à travers le hublot d'une porte — les fêtes deviennent de plus en plus intimes, la musique s'adoucit. Après la fête de quartier suit le concert d'Emma, puis une répétition, un anniversaire en famille, cette magnifique chanson improvisée *a cappella* par Simon juste avant l'isolement d'Emma et, finalement, cette superbe scène téléphonique finale entre Emma et Simon, à la fois unis et séparés, qui chantent puis chuchotent une berceuse à leur nouvelle petite fille, juste avant que défile le générique de fin et que se fassent entendre voix et rires d'enfants.

Autant la rigueur de la mise en scène, la beauté des images d'Isabelle Razavet que la surprenante performance des comédiens

(Karin Virard est magnifique, Louis Lucas, subtil) confèrent une étonnante cohésion à ce premier long métrage de fiction de Sólveig Anspach. Toujours très belle, filmée en gros plans et en plans moyens, Karin Viard joue avec une belle sobriété, attribuant au regard, au sourire et parfois au rire le soin de communiquer la métamorphose d'Emma, tandis que la cinéaste capte avec finesse cet imperceptible acharnement de la vie.

Dominique Pellerin

France/Belgique 1999, 110 minutes — Réal. : Sólveig Anspach — Scén. : Sólveig Anspach, Pierre-Erwan Guillaume — Photo : Isabelle Razavet — Mont. : Anne Riegel — Mus. : Olivier Manoury, Martin Wheeler — Déc. : Catherine Keller — Cost. : Marie Le Garrec — Int. : Karin Viard (Emma), Laurent Lucas (Simon), Claire Wauthion (la mère d'Emma), Julien Cottreau (Olivier), Philippe Duclos (le Dr Morin), Didier Sauvegrain (le Dr Lalande), Farid Benfarès (Farid) — Prod. : Patrick Sobelman — Dist. : Film Tonic.

BEAU TRAVAIL Légionnaires

Claire Denis appartient à cette génération de femmes révolutionnaires qui refusent de se laisser piéger par la perversion du langage. Ses films ne sont impressionnistes que par les actions des personnages. Les gestes ne mentent pas.

Dix ans après *Chocolat*, la réalisatrice française retourne en Afrique pour *Beau Travail*. Sa réflexion sur le colonialisme se double cette fois-ci d'une dissection des fantasmes militaires. *Beau Travail* suit une dizaine de recrues de la Légion étrangère à Djibouti, de même que leur adjudant et leur commandant.

Parmi le lot, un jeune homme, orphelin, se distingue par son charme : Sentain (Grégoire Colin). L'adjudant (Denis Lavant) le prend en grippe, pourtant la recrue séduit jusqu'au commandant, qui en a pourtant vu d'autres en Algérie. Mais des rumeurs circulent justement à propos de la conduite du commandant en Algérie, sans préciser s'il s'agit de trahison, de torture ou d'homosexualité. Quoi qu'il en soit, le commandant professe qu'il n'a « pas d'idéal » et « pas d'ambition ». Cela ne l'empêche pas de déferer l'adjudant en cour martiale quand ce dernier envoie Sentain à la mort, dans le désert avec une boussole détraquée. L'adjudant voulait l'éloigner de son commandant, mais c'est lui qui se retrouve à Marseille, « inapte à la vie civile ».

La mécanique de l'entraînement fascine Claire Denis. Elle s'attarde longuement, peut-être un peu trop, sur la gymnastique matinale, qui prend des airs de *tai chi* sur fond de musique symphonique. Les danses servant à forger l'esprit de corps, aérobiques et viriles, sont aussi au menu. Les cadets défilent dans les trous, sur les triangles de ciment simulant des collines, sous et par-dessus les haies. Mais la cinéaste ne se contente pas de souligner l'homosexualité des rites militaires en chorégraphiant soigneusement les évolutions des recrues à l'entraînement. Elle déboulonne aussi le mythe de la Légion en filmant longuement le repassage, puis le linge kaki mis à sécher sur des cordes.

Aussi, la discothèque où les filles noires se déhanchent pour leurs beaux légionnaires sert de plate-forme à Denis Lavant qui, en bout de ligne, se livre à un numéro de danse endiablée sur *Rythm of the Night*, numéro digne de sa course folle sur *Modern Love* dans *Mauvais Sang*.

Les longues images de cette terre de Caïn qu'est Djibouti, avec ses grosses roches noires, ses plages de sel, ses rares plantes enserrées par le sable, sont patiemment filmées par Agnès Godard, une collaboratrice de longue date de Claire Denis. La caméra est souvent portée à l'épaule, sautillante. Les gros plans sont exagérément rapprochés, de manière à rendre flous les objets à mi-portée, et plus encore le décor en arrière-plan. Ces flous permettent de mettre l'accent sur les dialogues de Jean-Paul Fargeau (lui aussi un habitué) qui, à des moments cruciaux, permettent de clarifier les péripéties.

Malgré l'importance que prend la subjectivité de la caméra, les interprètes ont tout de même un peu de place. Grégoire Colin a un rôle d'intrigant qui ne lui permet guère de subtilités. À tout le moins, il ne s'en permet aucune. Denis Lavant est à l'aise en adjudant, sa figure abîmée le rend crédible. Sa démobilisation finale et son oisiveté forcée à Marseille sont toutefois beaucoup moins convaincantes. Claire Denis avait visiblement beaucoup plus envie d'une étude sur la Légion que d'un drame militaire.

Mathieu Perreault

France 1999, 90 minutes — Réal. : Claire Denis — Scén. : Claire Denis, Jean-Paul Fargeau, d'après *Billy Budd*, d'Herman Melville — Photo : Agnès Godard — Mont. : Nelly Quettier — Mus. : Charles-Henri de Pierrefeu, Eran Zur — Son : Jean-Paul Mugel — Déc. : Arnaud de Moleron — Cost. : Judy Shrewsbury — Int. : Denis Lavant (Galoup), Michel Subor (le commandant), Grégoire Colin (Sentain), Richard Courcet (un légionnaire) — Prod. : Jérôme Minet — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.



Galoup, un adjudant inapte à la vie civile